

» Que je connois, qui pour vous plaire
 » Ont acheté leur exemplaire,
 » Vous l'ont montré, me l'ont remis,
 » Je suis sûr que de votre livre
 » Personne ne fut curieux ;
 » Votre libraire est furieux
 » De devoir le vendre à la livre... »
 — « A la livre ! A qui parlez-vous,
 » Reprit le malade en courroux ?
 » C'est aussi faux que malhonnête
 » Un Capucin n'est qu'une bête.
 » Sortez, vil tartuffe, imposteur,
 » Impudent calomniateur...
 » Mais tout Prêtre est de même étoffe.
 » A la livre !... Il m'eût attrapé,
 » Mais me voilà bien détrompé :
 » Je veux mourir en philosophe. »



LA NYMPHE DE SPA

A L'ABBÉ RAYNAL

Tu vas quitter cette aimable retraite
 Où loin du bruit, des fourbes, des cagots,
 Libre de soins, ton âme satisfaite
 A su goûter les douceurs du repos
 Dans ces forêts, en mon réduit sauvage,
 Où les beaux jours amènent tous les ans
 Tant d'êtres nuls, tant de fous différens,
 Avec orgueil j'ai vu paroître un sage.
 Ainsi tu vois dans mon riant vallon
 Parmi la mousse et la pâle fougère,
 Briller parfois une fleur passagère,
 Quelques moments émailler le gazon
 Et parfumer la stérile bruyère.
 De ses malheurs imbécile artisan,
 Que contre toi dans sa fureur glapisse
 Des préjugés l'aveugle partisan ;
 Que des mortels ce farouche tyran,
 Le fanatisme à ton nom seul frémisses !
 Le chêne altier de vingt siècles vainqueur,
 Eleve aux Cieux son auguste feuillage :
 Autour de lui, des autans en fureur
 En vain mugit l'impétueuse rage ;
 Inébranlable il voit rouler l'orage.
 A son abri les chœurs du bocage

Viennent former leur concert enchanteur,
 Brûlé du jour, arrosé de sueur,
 Sous ces rameaux l'honnête voyageur
 Goûte le frais et béni son ombrage ;
 Toujours utile il brille, et d'âge en âge
 Sent augmenter sa force et sa vigueur.
 Eh ! que lui fait la vile fourmilier,
 Les vains efforts des insectes obscurs
 Qui sous ses pieds rampans dans la poussière,
 Vont les fouiller de leurs venins impurs ?

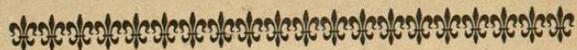
O vous, dont l'âme et grande et courageuse
 Dédaigne en paix les cris des envieux,
 De la raison défenseur généreux
 Venez, volez à ma grotte mousseuse,
 Et méprisez vos censeurs orgueilleux.
 Sous mes berceaux, malgré la jalousie,
 La calomnie et ses affreux suppôts,
 L'amant sacré de la philosophie
 Fut couronné par la main des héros.

Salut à vous, ô Princes magnanimes
 Qui déchirant le bandeau de l'erreur,
 Suivez le cri de vos ames sublimes
 Et des humains cimentez le bonheur .
 Oui, des Germains l'espérance première,
 Le bon *Joseph* aux préjugés fatal,
 Du plus grand Roi que l'Europe révere,
 Ce fier *Henri*, le frere et le rival,
 Sourds aux clameurs des rives de la Seine,
 Au bord fleuri de mon humble fontaine,
 Des vils cagots t'ont bien vengé, RAYNAL.
 Poursuis en paix, ton illustre carrière.
 Que la santé file tes jours heureux :
 Puisse mon onde et pure et salulaire

En prolonger le cours si précieux !
 Long-tems encor que ta voix révéree
 Tonne au milieu des peuples corrompus :
 Ramene au vrai cette foule égarée
 D'êtres rampans sous le joug abattus ;
 Vers toi l'Europe a ses bras étendus :
 Venge ses droits et sa cause sacrée.
 Fais voir aux Rois la sainte vérité :
 Fais-leur aimer la douce bienfaisance ;
 Nous te devons notre félicité,
 Et dans ton cœur sera ta récompense.

Par M. BASSENGE.)



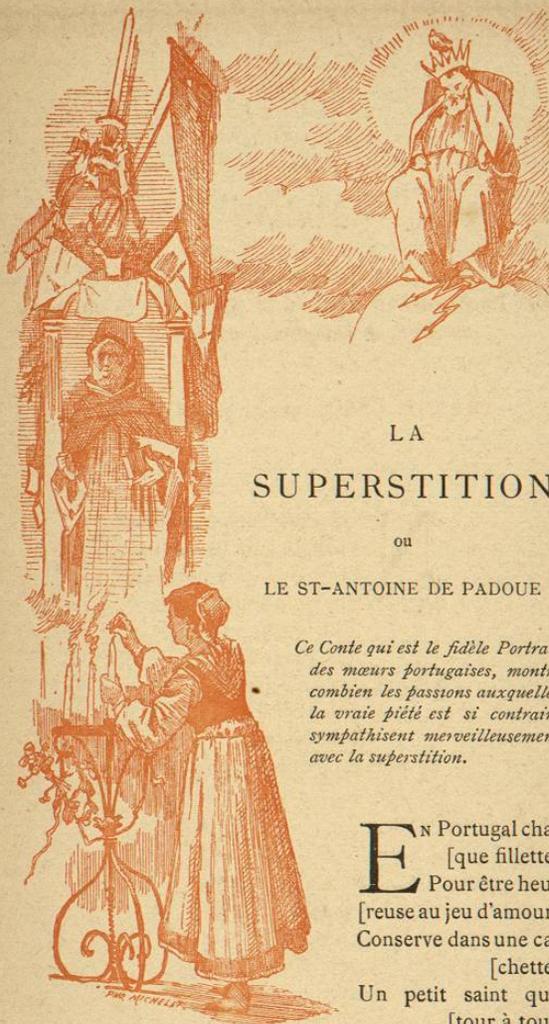


HARANGUE

*Des Poissardes de Paris à la Reine, sur la naissance
de Mgr. le Dauphin, en Octobre 1781.*

SUR L'AIR : *Ma commere quand je danse.*

NOTRE charmante Antoinette
Vient de faire un petit bout,
Et j'avons vu la broquette
De nôt' Dauphin à tretous ;
Elle levoit,
Elle drossoit,
Oh ! ce sera un compere :
Elle levoit,
Elle drossoit,
Ça vous promet un maître clou.



LA SUPERSTITION

ou
LE ST-ANTOINE DE PADOUE

*Ce Conte qui est le fidèle Portrait
des mœurs portugaises, montre
combien les passions auxquelles
la vraie piété est si contraire
sympathisent merveilleusement
avec la superstition.*

EN Portugal cha-
[que fillette,
Pour être heu-
[reuse au jeu d'amour,
Conserve dans une ca-
[chette,
Un petit saint que
[tour à tour

Am. Ligneux

On caresse, on maudit, on bénit, on maltraite
 Suivant que bien ou mal un galant fait sa cour :
 Ce Saint, patron dans l'amoureux mystère,
 Se nomme Antoine, et quand les filles vont se voir,
 Au lieu de bonjour ou bonsoir,
 Comment te portes-tu ? leur formule ordinaire
 Est celle-ci : ton Saint comment se porte-t-il ?
 Est-il boudeur, est-il gentil ?
 Agnès aimoit comme à quinze ans l'on aime,
 De bonne foi, de tout son cœur,
 Et sur le soir devoit avoir le bien suprême
 De parler tête à tête à Pedro son vainqueur.
 Vite on pare le Saint d'une robe dorée,
 De roses, de jasmin sa tête est décorée ;
 Sandale de velours chausse son pied mignon,
 De fleurs une guirlande entoure sa ceinture,
 Et pend dessus sa robe, en guise de cordon ;
 Le vermillon d'amour anime sa figure :
 Bref, on l'eût volontiers nommé saint Cupidon
 Mon amant va venir, Antoine, je t'adore ;
 Et le Saint est couvert du feu qui la dévore ;
 Aux pieds, aux mains, au front, partout il est baisé ;
 Des plus doux noms en foule il est favorisé.
 Enfin le jour finit, Agnès impatiente
 Va, vient, rêve, s'assied, se leve et meurt d'ennui
 A tout ce qu'elle entend : c'est lui, ce n'est pas lui ;
 Fais que Dom Pedro vole auprès de son amante,
 Mon bon ami, mon petit Saint,
 Lui passant au menton une main caressante.
 Pedro ne paroît point, on murmure, on se plaint
 D'Antoine ; il est bien tard, mon Dieu, que le temps dure !
 De la plainte, l'on passe au reproche, à l'injure,
 Ingrat, si je te traitois mal :
 Est-il de saint Antoine dans tout le Portugal
 Plus recherché dans sa parure ?
 Tiens, lui dit-elle, vois, lui montrant le miroir,

Eh bien !... et tu me mets au désespoir !
 A ces mots l'heure sonne ;
 On compte, il est minuit : ah ! Pedro m'abandonne,
 Maudit Saint, tu mourras ; on vous le découronne
 Piece à piece, bientôt il est déshabillé,
 Et par la belle en pleurs il étoit étrillé,
 Quand une main très-délicate
 Tout doux à la porte a gratté ;
 Au cœur tremblant d'Agnès, le bruit s'est répété :
 Ah ! le voilà ! notre belle s'en flatte,
 Elle court, en jetant sur le Saint maltraité
 Un regard repentant et des yeux de bonté :
 Elle ouvre : est-ce Pedro ? non, c'est une béate,
 Courrière de Cypris qui servoit son prochain
 Pour l'amour de Jesus, de Marie et du gain.
 Eh bien, Pedro vient-il ? — Dans un lieu clandestin
 Il va passer la nuit avec la jeune Agathe :
 J'ai pourtant dit pour vous cinq *Ave* ce matin.
 Oh ! pour le coup n'en pouvant plus de rage,
 Elle empoigne le Saint qui, mordu, souffleté,
 Foulé, meurtri, décapité,
 Vole par la fenêtre, et tombant dans le Tage,
 Au loin et pour toujours, soudain fut emporté.

(Par M. DE FUMEL.)





LA RÉFORME DE L'AMOUR

ÉPITRE A ZIRPHÉ

MA foi, jeune Zirphé, puisqu'on réforme tout
Il faut aussi que de ce je m'avise ;
Les nouveautés sont assez de mon goût,
Et j'ai quitté Psyché comme je l'avois prise.
Changeons, bouleversons et culbutons surtout :
Culbuter, telle est ma devise.
Des têtes et des cœurs me jouant tour à tour,
Je ferai, s'il me plaît, cent mille extravagances ;
Je ne crains point les remontrances,
Car on n'en fait pas à l'amour.
C'est le bien public qui m'inspire,
Ce mot fait passer tout ; prenons garde pourtant :
Que faut-il rejeter et que faut-il détruire ?
Comme Seigneur d'un grand Empire
Je dois agir très-prudemment ;
Mes sujettes assez souvent
Se sont plaintes avec justice
De l'ennui qu'on éprouve à n'avoir qu'un amant ;
Il faut donc qu'on y réfléchisse.
J'en passe deux pour le caprice,
J'en permets trois au sentiment.
Zéphirs, enrégistrez, et que cela finisse.
Je ne prétends innover rien
Dans l'attelage de ma mère

LA RÉFORME DE L'AMOUR

153

Ses pigeons la menent très-bien
Et l'on sait que la Dame a fort souvent affaire.
Ils devancent les vols des plus légers amours,
Et d'ailleurs sur la route ils se baisent toujours ;
C'est d'un très bon exemple et bien fait pour me plaire.
Je laisse à Mons Plutus, qui me les revaudra,
Les petites maisons, son faste et cœtera.
Je sais ce que je fais, et sens les conséquences ;
Je n'ai garde de toucher là,
Car Dieu sait quelles doléances
Si je m'entêtois à cela
Et que j'allasse écorner ses finances ;
Je dérouterois l'A-mi-la,
Les cabriolets, les cadences
Et les vertus de l'opéra.
Comme dans tous les temps j'ai aimé les militaires
Que la victoire a couronnés,
Les cœurs ardents, les bras déterminés,
Je rétablis mes mousquetaires ;
Ils sont aimables et vaillants,
Mars qui n'est pas flatteur, leur a rendu justice,
Et moi dans les combats galants
Je fais grand cas de leur service.
Allons, Messieurs, tambours battans
Recommencez votre exercice
Et signalez tous vos talents.
Je n'ôte pas un pouce aux panaches des Dames,
Encore moins à ceux de leurs maris ;
Il faut qu'ils soient de loin aperçus par leurs femmes,
Afin que les amans ne soient jamais surpris.
Revenons maintenant à la métamorphose,
Car c'est un point très important.
Nouveau Législateur, je veux qu'en un instant
D'après ce que je me propose,
Le code universel soit le jeu d'un enfant.
Je rajeunis la palme, et j'ouvre une autre lice.

Dans ma toute science et pleine autorité,
Après m'être bien consulté,
Je casse les vieux corps et la vieille milice,
Je licencie et pour jamais
Les respects, les soupirs, la timide tendresse,
Je recrute les indiscrets
Afin d'en conserver l'espece ;
Je proscriis toute passion
Qui pourra survivre aux absences ;
Aux femmes, comme de raison,
J'interdis les longues défenses,
Et veux qu'on songe à la moisson
Le lendemain des espérances.

Je réforme surtout ces profanes beautés
Si bizarres dans leurs allures,
Que d'imparfaites voluptés
Enlèvent à l'amour, ainsi qu'à la nature,
Qui fuit de leurs boudoirs à pas précipités ;
Ces femmes soi-disant qui par indépendance
De leur sexe isolé concentrant les desirs,
De la réalité saisissent l'apparence
Et laissent le bonheur pour l'ombre du plaisir.
Je veux des francs ébats et des ardeurs solides.

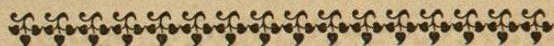
Loin de ma cour tous ces petits pédants
Aux sens éteints, aux cœurs arides,
Ces Narcisses de cinquante ans,
Idolâtrant jusqu'à leurs rides,
Les rigoristes désolans,
Les duegnes, les surveillans,
Les tuteurs et les invalides,
J'abolis les brevets, bannis les exacteurs ;
Plus de maîtrises à Cythere ;
Plus d'inconstans jurés, plus de jurés trompeurs :
Tout ce que je fais, moi, chacun pourra le faire
Sans gêne, sans contradicteurs.
Trompera qui voudra ; liberté tout entière,

Et ce sera, je crois, un profit pour les mœurs.
J'exige encor pour réforme authentique...
Que dis-je ? à quoi pensé-je, et quel aveuglement ?
Belle Zirphé, l'amour est mauvais politique,
Et vous avez pitié de mon gouvernement ;
D'ailleurs on exécute alors que je projette ;
J'annonce une réforme, elle étoit déjà faite,
Car pour me deviner, le François est charmant.
Eh bien ! je vous remets les rênes de l'Empire,
J'abdique, vous regnez, et le monde est soumis.

Les changemens vous seront tous permis :
Pour les faire adopter, vous n'aurez qu'à sourire.
Gouvernez mes États, afin qu'ils soient heureux,
Vous aurez, s'il survient quelques guerres nouvelles,
Les Jeux pour combattans, les Ris pour sentinelles,
Et mille amans sur pied, prompts à servir vos vœux.

Pleins de langueurs ou brillans d'étincelles
Vos grands yeux noirs les rendront amoureux ;
Votre esprit fin et juste entretiendra leurs feux,
Et vous aurez un cœur qui les rendra fidèles.





LA VÉRITÉ MAL REÇUE

FABLE

Aux portes de la Sorbonne
La vérité se montra.
Le Syndic la rencontra :
Que demandez-vous, ma bonne ?
Hélas ! l'hospitalité.
Votre nom ? la Vérité.
Fuyez, dit-il en colere,
Fuyez, ou je monte en chaire
Et crie à l'impiété.
Vous me chassez... mais j'espere
Avoir mon tour, et j'attends,
Car je suis fille du temps
Et j'obtiens tout de mon pere.



ÉLOGE

DU FRÈRE BONAVENTURE

SUR L'AIR : *de Joconde.*

NE disputons pas des couleurs
Des goûts ni de l'usage :
Pour blâmer ce qu'on aime ailleurs
On n'en est pas plus sage ;
Florence a certaine façon
Dont la France murmure :
Pour moi, je n'aime que le Confrere Bonaventure.

D'abord je l'ai connu petit.
Qu'alors il étoit drôle !
On jugeoit à son appétit
Qu'il joueroit un grand rôle ;
On vous le bourroit de bonbons
Sans regle ni mesure,
Cela fit souvent mal au Confrere Bonaventure.

Il est ami du genre humain,
Nul n'est plus charitable :
On dit qu'il s'est fait Capucin
Pour être secourable.

Si le flambeau de Cupidon
 Vous fait quelque blessure,
 Chacun vous dira : vite au Confrere Bonaventure.

Je ne sais pourquoi bien des gens
 Blâment son ordinaire;
 Il a pour la chair en tout temps
 Dispense du saint Pere.
 Par délicatesse ou par ton
 Mainte triste figure
 Demeure à la porte du Confrere Bonaventure.

Félicitons, petits et grands,
 Cent fois ce vénérable :
 Jamais il n'aura mal aux dents,
 C'est chose indubitable;
 Par une assez bonne raison :
 L'auteur de la nature
 A refusé des dents au Confrere Bonaventure.

Il a quelque défaut pourtant,
 Je n'en fais point mystere;
 Il tette encore et fait l'enfant,
 Grand comme pere et mere,
 Et quoiqu'il soit sans dents, dit-on,
 Bien des gens, je vous jure,
 Ont été mordus par le Confrere Bonaventure.

Il est plus profond qu'on ne croit
 Malgré les apparences;
 Nul ne possède mieux le droit,
 C'est un puits de science;
 Il m'inspire cette chanson,
 D'où l'on peut bien conclure
 Que je raisonne comme un Confrere Bonaventure.



LE VICE-ROI DE L'AMÉRIQUE

SUR LE MÊME AIR

Les Espagnols donnent des loix
 A la moitié du monde :
 En Gouverneurs, en Vice-Rois
 Cette Puissance abonde;
 Chacun d'eux s'occupe à l'envi
 De la chose publique,
 Mais rien n'est comparable au Vice-Roi de l'Amérique.

On lui connut dès le berceau
 Des signes de courage ;
 En croissant, il devenoit beau,
 Au college il fut sage ;
 Un vieux Professeur qui le vit,
 Dit d'un ton pathétique,
 Oui, tu seras un maître Vice-Roi de l'Amérique.

Pour acquérir à ses dépens
 Une voix plus jolie,
 On proposoit à ses parens
 Un secret d'Italie ;
 Si par malheur il eût chéri
 D'exceller en musique,
 Hélas ! que diroit-on du Vice-Roi de l'Amérique ?

Il ne se montre point au jour
 Sans une double escorte;
 S'il entre dans quelque séjour,
 Elle assiege la porte :
 Jamais Roi ne fut mieux servi;
 Cette garde est unique,
 Sans cesse elle assiste le Vice-Roi de l'Amérique.

Il est le vrai consolateur
 Des veuves éplorées;
 Il est le tendre bienfaiteur
 Des filles ignorées.
 C'est dans cet état loin du bruit
 Que sa bonté s'explique;
 Rien n'est humain comme le Vice-Roi de l'Amérique.

Pour conserver à l'indigent
 Le secours de sa bourse,
 Il en ménage prudemment
 Les moyens et la source
 C'est cet arrangement suivi,
 Avec l'air magnifique,
 Qui soutient le brillant du Vice-Roi de l'Amérique.

On dit qu'un jour à son aspect
 La jeune et tendre Aminte
 Se sentit saisie de respect,
 De plaisir et de crainte.
 Ma mère, éclairez mon esprit,
 J'ai si peu de pratique :
 Dites-moi donc si c'est le Vice-Roi de l'Amérique.

Oui mon enfant, tu l'as nommé,
 Voilà le véritable,

Ai-je tort de l'avoir aimé?
 Me trouves-tu coupable?
 Un jour tu l'aimeras aussi :
 Va, malgré la critique
 Faisons chorus, chantons le Vice-Roi de l'Amérique.

